

Une femme au vif du monde **Portrait d'Andrée Lacelle**

Paul Savoie

Numéro 129, 2005

Littérature pancanadienne 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/41418ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Savoie, P. (2005). Une femme au vif du monde : portrait d'Andrée Lacelle.
Liaison, (129), 82–85.

Une femme au vif du monde

Portrait d'Andrée Lacelle

PAUL SAVOIE

J'AIMERAIS D'ABORD DIRE que, selon moi, Andrée Lacelle est une poète canadienne-française incontournable. Si vous ne me croyez pas, vous n'avez qu'à lire un de ses recueils magnifiques qui, si vous prenez le temps de le décanter, saura vous envoûter et vous pénétrer. Je recommande, en particulier, *Tant de vie s'égare*, qui a remporté le prix Trillium et a été finaliste au prix du Gouverneur général du Canada, *La Vie rouge*, *La Voyageuse* ou *La Lumière et l'Heure*.

J'aimerais partager avec vous «deux ou trois choses que je sais d'elle», beau titre que j'emprunte d'un film de Godard pour parler d'Andrée Lacelle, une poète exceptionnelle que je côtoie depuis plusieurs années et que je crois connaître suffisamment pour en dresser le portrait, même si je la vois surtout lors des salons du livre ou à l'occasion d'événements littéraires ponctuels. Et puis, il y a quelques années, dans le cadre d'une tournée en France et en Belgique de quelques poètes canadiens-français, dont Roger Léveillé, Gérard Leblanc et France Daigle, j'ai pu voyager avec Andrée en Europe et, ainsi, découvrir certains aspects de sa personnalité. Pour moi, connaître quelqu'un signifie qu'on a pris le risque de l'aimer, que le pouvoir d'aimantation de cette personne nous entraîne dans son aire vitale. Il existe toujours plus d'une vérité pour chaque personne, plus d'une façon de la voir, de la décrire. Un peintre n'arrive jamais à révéler tout à fait son modèle. C'est pourquoi il est possible d'utiliser des centaines de fois le même modèle et de toujours avoir l'impression de ne pas capter l'essentiel ou de découvrir autre chose sur le sujet. Bien que toute tentative du genre se trouve en quelque sorte vouée à l'échec, je me lance tout de même le défi d'esquisser un portrait d'Andrée Lacelle, en espérant qu'il révélera certains aspects prégnants de sa personnalité et de son œuvre.

Premier constat: Andrée Lacelle est une femme qui n'a pas peur de se poser des questions,

qui n'a pas peur de chercher et qui ne craint pas les réponses qui lui seront servies. Elle dit, dans *La Voyageuse*:

En zone d'ombre
une femme lente et longue
déserte l'inconfort
viole la ruse
sillonne des espaces inséparables

une femme lente et longue
peuple le temps profond¹

Un travail est en train de s'effectuer ici, un chemin est parcouru. Quelque chose d'important se trame, se forge, opère dans le temps et l'espace. Une poète scrute l'horizon, cherche à traverser une borne, une frontière. Nous sommes en plein dans le domaine de la quête ici, dans celui du dépassement. Et cela se fait à tous les niveaux: spirituel, physique, sentimental, philosophique et langagier. Et cela se résorbe dans ce que la poète assume, cerne, transcende et arrive à étaler sur une page. Car, ici, il s'agit bel et bien d'un acte de création, de ce qui se mue, se transmue, se transmet sur la page, à travers les mots et les images. Et Andrée Lacelle est poète, corps et âme. Je crois que l'écriture fait tellement partie de sa vie que l'acte d'écrire revêt la même importance, pour elle, que manger, respirer, dormir, regarder, sentir, aimer la vie. C'est donc l'œuvre d'Andrée qui me vient d'abord à l'esprit lorsque je cherche à dire qui elle est. Et ce qui me frappe dans cette œuvre, ce n'est pas seulement le côté esthétique, mais aussi sa générosité. C'est une œuvre mesurée, travaillée à l'extrême, d'une délicatesse et d'une justesse exemplaires. De la poésie d'Andrée émane une grande capacité d'observation, un désir de ressentir au plus profond les choses de la vie et de suivre le rythme des grands émois et des grands déplacements de l'être et du cœur. Le

matériau dont dispose la poète est ciselé à l'extrême, épuré, comme le ferait une orfèvre avec ses bijoux. Et la générosité dont je parlais vient de l'acte d'offrir des mots et des phrases, tels des pierres précieuses, qui viennent de très loin et du plus profond et nous enveloppent de leur brillance, de leur rayonnement, qui ont le pouvoir de miroiter, d'onduler, de capter et de captiver. Lors d'un entretien que j'ai mené auprès d'elle dans le cadre d'un livre que je prépare sur l'acte de création, elle m'explique : « L'écriture exige que j'aie vu au delà et en deçà de la réalité, que je me dépasse, que je m'oublie, m'arrache à moi-même, que je m'anéantisse d'une certaine manière. » Elle se dit donc prête à se perdre afin de trouver ce qu'elle cherche. Courage et volonté se conjuguent ici, donnent à la poète la force de poursuivre sa quête, de traverser différentes zones et de découvrir de nouveaux territoires ou de sonder encore davantage ceux qui ont été déjà explorés.

Autre constat : Andrée Lacelle n'a pas peur de travailler, d'accepter des défis. Ce que j'apprécie chez elle, c'est sa détermination, son assiduité au travail, sa persévérance. Je l'imagine, au moment de s'attaquer à un texte, après un premier jet, prendre et reprendre un mot, un vers, une phrase, une image, la tourner à l'envers, lui trouver un autre angle, un autre éclairage afin de rendre le mieux possible son éclat, sa portée. Chez elle, un îlot de mots, la venue d'une image, une allusion, une suite ne donnent jamais l'impression d'avoir été lancés au hasard, jetés en vrac. Tout fait partie d'une structure, d'une pensée englobante, d'une continuité qui ne sont pas nécessairement évidentes, mais qui sont ressenties, pressenties. Ce qui ressort toujours d'un poème ou d'un texte d'Andrée Lacelle, c'est la force à la fois concentrique, excentrique du propos, un heureux équilibre entre la forme et le contenu. Rien ne semble laissé au hasard. Rien ne semble flou, suspendu. Tout coule. Il y a là mouvance féconde, rythme, souffle, battement de cœur. Et même lorsqu'il s'agit de départ ou de voyage, thèmes privilégiés de la poète, il existe toujours un lieu, une topographie, un encadrement, de sorte que chaque mouvement correspond à un point de convergence, à un devenir possible.



On peut lire, dans *Tant de vie s'égare* :

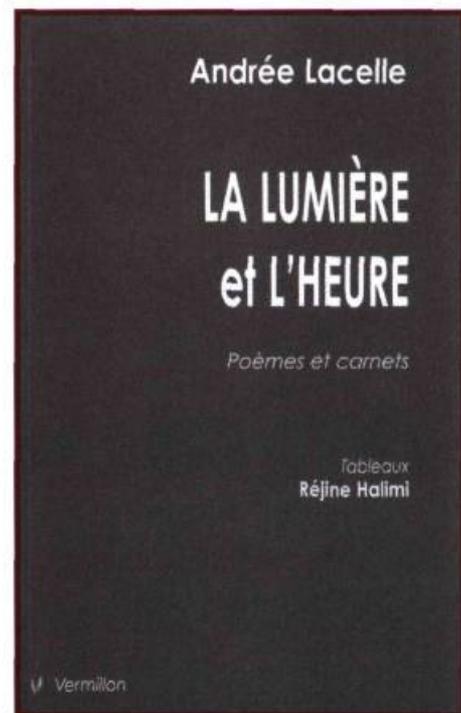
Elle fixe les yeux de la mémoire
lentement la peur disparaît
et devant l'immense étendue de neige
un calme libre pénètre l'écriture émue
aux quatre coins du jour
de grands baisers saluent

lente la clarté
lente elle se perd²

Chez elle, on ne peut jamais réduire une fuite à une fugue ou à une simple partance. Il s'agit toujours d'une quête. Cela étend, élargit, fait partie d'une continuité. Le mouvement qui, au départ, peut sembler centrifuge demeure centripète avec un centre bien marqué, un lieu où l'aventure se résorbe, se transforme en expérience. Et le but ultime, chaque fois, c'est la découverte, ou la redécouverte de l'amour, le principe premier, la force vitale de l'être. Et voilà, selon moi, la clé de l'œuvre, et peut-être de la personne.

Rien ne se trame dans le vide. Tout revient à ce principe premier. Sans l'amour, la vie ne vaut pas la peine d'être vécue et tout effort s'avère inutile. L'amour de la vie, l'amour du monde, l'amour du fils, l'amour de l'autre, et tout cela véhiculé, avec grande maîtrise, par l'amour du langage. « Le poème est survenance, me confie-t-elle. Pour moi, il s'offre presque toujours en capsule, en condensé pour cristalliser, fendre, ouvrir l'énigmatique, ce qui parfois peut rendre le poème difficile à décrypter. » La poésie, pour elle, ne consiste jamais à s'échapper, mais plutôt à mordre à pleines dents dans la vie, à palper, à ensermer, à approfondir. À s'émerveiller aussi car, chez elle, les couleurs, les sons et les sens orchestrent le désir, créent de séduisantes zones de volupté, au sens baudelairien du terme. Andrée utilise les mots comme une façon de ciseler la vie elle-même, d'extraire du quotidien, du rêve, de l'expérience, ce qui sert à alimenter l'amour et, par cette heureuse dialectique, à alimenter de nouveau la vie. Elle dit encore : « On ne va jamais assez loin pour accéder aux plus profondes sensations – la plus grande liberté possible effraie – alors on a besoin de l'image et du mot. Les sens rapprochent et l'intellect éloigne. Percevoir, c'est le commencement de la création. »

Et le privilège que j'ai eu de voyager avec Andrée Lacelle n'a fait que confirmer cette impression. C'est une femme passionnée, fidèle à elle-même et aux autres, exigeante, perspicace, sensible, dévouée. Elle croit mordicus en ce qu'elle fait. Elle croit en ce qu'elle est, à ce qu'elle a décidé d'ériger, de façonner, ce qui, pour elle, est un moyen de découvrir l'univers, mais aussi de se découvrir soi-même et de se faire découvrir. Car l'acte d'écrire, comme l'acte d'être, chez Andrée, correspond à un désir de bien cerner son être, de mieux l'encadrer afin de mieux le partager. En la lisant et en la côtoyant, je crois qu'elle se livre de la manière la plus franche, la plus honnête possible. Une chose qu'on ne saurait jamais dire d'Andrée Lacelle, c'est qu'elle n'est pas vraie. J'oserais même dire qu'elle ne ment jamais, qu'elle ne saurait le faire, qu'elle refuserait de le faire. Elle a décidé de se positionner de cette façon-là face à la vie, face aux autres, face au destin. Elle se prend au sérieux. Elle prend son travail au sérieux. Et elle prend les autres



au sérieux. Elle fonce droit, dit ce qu'elle pense, prend des risques. Je suis convaincu qu'elle ne prend jamais de raccourci, qu'elle ne se cache jamais derrière des prétextes ou de fausses justifications. Elle a un but et elle cherche tout simplement à le réaliser. Pour atteindre ce qu'elle

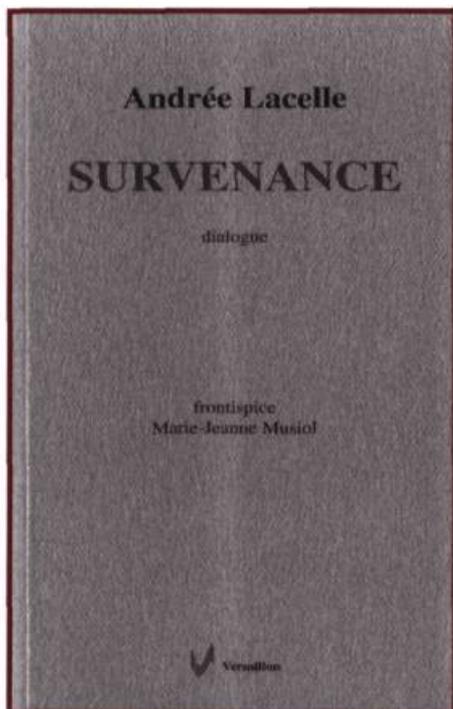
qu'il ne faut. Elle élague, réduit les données à l'essentiel, à ce qui doit s'exprimer, se dire. Ce n'est pas «ratourneux», comme aurait dit ma mère. Il n'y a pas d'agressivité dans les propos, pas de violence. On y trouve douceur, respect, lieu de repos. Le langage est direct, même s'il

«IL N'Y A PAS D'AGRESSIVITÉ DANS LES PROPOS, PAS DE VIOLENCE. ON Y TROUVE DOUCEUR, RESPECT, LIEU DE REPOS. LE LANGAGE EST DIRECT, MÊME S'IL EXISTE SOUVENT PLUSIEURS NIVEAUX D'INTERPRÉTATION À SES ÉCRITS. »

existe souvent plusieurs niveaux d'interprétation à ses écrits. Mais, parce qu'elle maîtrise si bien l'art de la parole et connaît à fond l'art des correspondances, encore au sens baudelairien du terme, ce qu'elle a à dire ou ce qu'elle ressent se communique à plusieurs niveaux et à partir de plusieurs sources. Et, pour moi, ces sources demeurent profondes et claires; et même s'il s'agit

conçoit comme la vérité, elle est prête à y «mettre le paquet», à ne jamais fausser les données. Et, lorsque je lis sa poésie, le mot qui me vient aussitôt à l'esprit, c'est la limpidité. Ses écrits ne sont jamais vaseux. Elle ne dit jamais plus

souvent de déchirure ou de blessure, elles cherchent à apaiser, à cerner, à guérir, à offrir un moyen de voyager vers ce qui nous libère, vers ce qui donne un sens à la vie.



J'approche et j'entre dans la nature
J'approche de l'amour qui sépare
Au vif du monde
Je viens³

Il ne nous reste qu'à attendre celle qui vient,
à l'accueillir à bras ouverts. ■

Paul Savoie est l'auteur d'une vingtaine de livres. Il vit à Toronto.

1. Andrée Lacelle, *La Voyageuse*, Prise de parole, Sudbury, 1995, p. 35.
2. Andrée Lacelle, *Tant de vie s'égare*, Vermillon, Ottawa, 1994, p. 31.
3. Andrée Lacelle, *La Lumière et l'Heure*, Vermillon, Ottawa, 2004, p. 84.